

R A B I N D R A N A T H T A G O R E

KABULIWALLAH

*Nouvelles choisies, traduites du bengali (Inde)
et présentées par Bee Formentelli*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La nouvelle intitulée « Le Receveur des postes »
a été publiée pour la première fois dans le n° 66
de la revue *L'Atelier du roman* (juin 2011).

© Zulma, 2016, pour la traduction française ;
2020, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson,
à partir d'une création originale de Roshni Vyam.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Kabuliwallah*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Ʒ

C'est plus que vrai, c'est une histoire.

R. TAGORE

L'Histoire du ghāt



Si les événements étaient gravés dans la pierre, vous pourriez déchiffrer sur chacune de mes marches bien des histoires d'antan. Mais tous ces vieux contes, toutes ces histoires oubliées du temps jadis, peut-être aimeriez-vous les écouter ; alors asseyez-vous sur un de mes degrés et prêtez une oreille attentive au murmure des eaux.

Je me souviens en particulier d'un jour – un jour comme aujourd'hui. On approchait du mois d'āsvin. À l'aube, une légère brise où l'on percevait déjà la fraîcheur de l'hiver revigorait ceux qui émergeaient des limbes du sommeil. Et, comme eux, les feuilles des arbres frissonnaient.

Le Gange était en crue. Seules quatre de mes marches apparaissaient encore à la surface de l'eau. Même là où les taros poussaient dru sous les bosquets de manguiers, la rivière affleurait la berge. Non loin de l'endroit où elle formait un coude, il y avait trois anciens tas de briques presque à découvert. Au point du jour, les bateaux des pêcheurs amarrés aux troncs des acacias se balançaient sur les flots. Les eaux agitées du fleuve gonflé par la marée du matin ne cessaient d'éclabousser les barques, comme si, par jeu, elles

voulaient arracher leurs gouvernails.

En ce petit matin d'automne, les rayons du soleil, qui tombaient sur la rivière grossie par les pluies de mousson, avaient la couleur de l'or pur, la couleur des fleurs de *champak* – couleur qu'ils n'ont à aucune autre époque de l'année. Leur lumière brillait sur les *char* et sur les champs de *kash*, lesquels n'avaient pas encore atteint leur plein épanouissement ; ils commençaient tout juste à fleurir.

Les bateliers détachaient leurs embarcations en psalmodiant le nom du dieu Rama. De même que les oiseaux qui, dès l'aube, avaient joyeusement déplié leurs ailes pour s'envoler dans le bleu du ciel, de même, les frêles barques déployaient avec ravissement leurs modestes voiles, mais pour émerger dans le soleil et glisser sur l'eau, tels des cygnes.

Le brahmane Bhattacharya, ses *kosha-kushi* à la main, se baignait dans le Gange comme chaque jour à la même heure. Des femmes, par groupes de deux ou trois, venaient puiser de l'eau.

Tous ces petits événements sont relativement récents. Vous croyez peut-être qu'ils se sont passés à une époque très lointaine, mais pour moi qui veille depuis une éternité sur ces lieux, c'était hier. Voyez-vous, je ne ressens pas le passage du temps, puisque, pour moi, les jours s'écoulent et s'enfuient au rythme des mouvements du Gange ; puisque, pour moi, la lumière du matin et l'ombre du soir caressent jour après jour le fleuve pour s'effacer jour après jour, sans laisser de trace. Aussi, bien que j'aie l'air vieux, mon cœur est toujours jeune. Jamais les lourdes algues des anciens souvenirs ne sont venues voiler pour moi les rayons du soleil. Il peut arriver, certes, qu'une touffe d'algues charriée par le flot me frôle au passage

pour dériver à nouveau au fil de l'eau. Cela dit, je ne puis affirmer qu'il en aille toujours de même. Les mousses et les herbes flottantes qui ont poussé en abondance dans mes crevasses, à l'abri des courants du Gange, témoignent de mon passé qu'elles retiennent dans leur amoureuse étreinte, le gardant à jamais vert, frais et pur. Chaque jour, le Gange s'éloigne un peu plus de moi ; chaque jour, je vieillis un peu plus.

Vous voyez la vieille femme de la famille Chakrabarti qui rentre à présent chez elle, toute frissonnante après son bain, un rosaire entre les doigts et un *nāmābali* autour des épaules ? Eh bien, je me rappelle la mère de sa mère, à l'époque où elle était encore une toute jeune fille ! Je me souviens qu'elle aimait alors jouer à un jeu spécial : chaque jour, elle déposait délicatement une feuille d'aloès sur l'eau du Gange et la regardait flotter. À la droite de mes marches, il y avait une sorte de tourbillon au milieu du courant ; la feuille, portée par ce tourbillon, tournait sans fin, tandis que la fillette posait sa cruche par terre pour la contempler. Lorsque je la revis quelque temps plus tard, mariée, puis accompagnée de sa petite fille ; lorsqu'enfin je vis cette petite fille grandir à son tour et gronder ses amies quand elles éclaboussaient les autres, pour leur enseigner les bonnes manières, alors je me remémorai avec amusement le frêle esquif de la feuille d'aloès.

L'histoire que je me proposais de raconter m'échappe. Quand je commence une histoire, une autre s'en vient flotter sur le courant : les histoires vont et viennent, et je n'arrive pas à les retenir. Seules une ou deux se posent avec douceur sur le tourbillon, tels ces petits bateaux d'aloès, et y tournent en rond sans interruption. Une histoire comme ça tournoie

aujourd'hui au-dessus de mes marches, avec son chargement, et on dirait qu'elle est à tout moment sur le point d'être engloutie par le courant. Aussi fragile que la feuille d'aloès, elle ne peut supporter qu'un poids infime – juste deux fleurs, avec quoi jouer. Si elle devait sombrer, une petite fille au cœur tendre se contenterait de laisser échapper un soupir avant de rentrer chez elle.

À côté du temple, à l'endroit où vous apercevez la palissade qui entoure l'étable de la famille Gosain, il y avait jadis un acacia. Une fois par semaine, un marché en plein air se tenait sous l'arbre. Les Gosain n'habitaient pas encore ici. Là où se dresse à présent leur temple familial, on ne voyait qu'une grange au toit de chaume.

Le figuier des pagodes qui étend maintenant ses branches en travers de mon vaste torse, et dont les racines, pareilles aux longues griffes d'un monstre, étreignent jusqu'à l'étouffer mon âme de pierre fissurée, n'était alors qu'un jeune arbuste, et ses racines me chatouillaient avec la légèreté de doigts d'enfant. On commençait tout juste à voir poindre ses premières feuilles toutes neuves. Quand le soleil brillait, leurs ombres dansaient jusqu'au soir sur mes degrés. Et si quelqu'un en arrachait ne fût-ce qu'une, j'avais mal à l'arbre.

En ce temps-là, bien que je fusse déjà vieux, j'étais toujours droit et fier ; je n'avais pas, comme aujourd'hui, le dos brisé ; mes marches n'étaient pas encore cabossées et inégales ; elles n'étaient pas non plus sillonnées de mille et une fentes comme autant de rides, et je n'hébergeais pas encore dans mes multiples creux d'innombrables grenouilles se préparant à hiberner. Bref, j'étais intact, à l'exception de deux briques

qui manquaient dans ma partie gauche, formant ainsi un trou : un drongo y avait fait son nid. Quand il s'éveillait à l'aube avec un bruissement et plongeait dans l'eau l'éventail de sa queue de poisson avant de s'envoler en sifflant, je savais que la petite fille allait arriver au ghât. C'était son heure.

Cette petite fille, les femmes qui venaient au ghât l'appelaient Kusum. Oui, ce devait être son nom. Chaque fois que sa petite ombre tombait sur l'eau, je brûlais d'envie de la tenir, de la retenir pour toujours. Ah, si seulement j'avais pu l'attacher à mes pierres ! Elle avait quelque chose de tellement irrésistible, comme une douceur impossible. Quand son pied léger foulait mes antiques pierres et que j'entendais tinter ses quadruples bracelets de cheville, c'était, semblait-il, comme un exquis frisson sur la mousse dont j'étais tapissé. On ne pouvait certes pas dire que Kusum fût très joueuse ou très bavarde, ni qu'elle fût la première à rire et à plaisanter ; et pourtant, chose étrange, elle avait plus de petites compagnes qu'aucune autre fille. Même les plus méchantes ne pouvaient se passer d'elle. Les unes l'appelaient Kusi, d'autres, Khusi (c'est-à-dire Joie), d'autres encore, Rakshusi (c'est-à-dire Démonne). Sa mère, elle, lui donnait le petit nom de Kusmi. De temps à autre, je voyais Kusum assise au bord du fleuve. Elle avait manifestement d'étranges affinités avec l'eau. Elle adorait l'eau.

Au bout d'un certain temps, je cessai de la voir. Quand elles venaient au ghât, Bhuban et Swarna versaient des larmes amères. Un jour, je les entendis dire que leur chère Kusi-Khusi-Rakshusi avait été emmenée au loin, chez ses beaux-parents, dans un pays où le Gange ne coulait pas. Là où elle vivait à présent,

tout était nouveau pour elle : les gens, les maisons, le cadre. C'est comme si on avait brusquement transplanté un lotus d'eau dans une terre sèche.

Elle s'était presque entièrement effacée de ma mémoire. Une année entière s'était écoulée. Les filles qui venaient au ghāt ne parlaient plus que rarement de Kusum. Un soir pourtant, la sensation d'un pas depuis longtemps familier me fit soudain tressaillir. Il me sembla que c'était le pas de Kusum. C'était en effet le sien, mais il avait perdu la petite musique qui, jadis, l'accompagnait toujours, car ses bracelets de cheville avaient cessé de tinter et tintinnabuler. Or j'avais toujours associé le pas de Kusum à ce léger bruit de clochettes et de grelots que je ne percevais plus à présent. Ce jour-là, l'absence de ce bruit adorable donna tout à coup un accent mélancolique au murmure des eaux, comme à la brise qui faisait bruire les feuilles du bosquet de manguiers et semblait déplorer une perte.

Kusum était devenue veuve. J'entendis dire que le travail de son mari l'avait conduit dans un pays lointain ; elle ne l'avait vu que pendant un jour ou deux. C'est une lettre qui lui avait appris la nouvelle de son veuvage. À peine âgée de huit ans, elle avait effacé de son front le *shīdur*, le vermillon dont les femmes mariées colorent la raie de leurs cheveux ; elle s'était dépouillée de ses bijoux, après quoi, elle était retournée dans son village natal, au bord du Gange. Mais la plupart de ses compagnes de jeux d'autrefois, Bhuban, Swarna et Amala, avaient disparu. Elles vivaient maintenant chez leur beau-père. Seule Sarat était encore là, mais le bruit courait que son mariage devait être célébré vers le mois d'agrahāyan. Kusum était donc très seule. Mais quand elle s'asseyait silen-

cieusement sur mes marches, la tête posée sur ses genoux, j'avais l'impression que les moindres vaguelettes du fleuve lui faisaient signe : « Kusi-Khusi-Rakshusi ! » semblaient-elles appeler.

De même que le Gange, au début de la saison des pluies, voit ses eaux monter de jour en jour, de même la jeune beauté de Kusum approchait de jour en jour la perfection. Mais ses vêtements sans couleur, son visage mélancolique et le calme de son attitude jetaient comme un voile d'ombre sur sa jeunesse, si bien que cette beauté en fleur ne pouvait apparaître dans tout son éclat. On eût dit que personne ne s'était rendu compte de son changement. Moi non plus, je ne l'avais certainement pas remarqué. À mes yeux, elle était toujours restée la même. Elle ne portait plus d'anneaux de cheville, c'est vrai, mais à chacun de ses pas, je les entendais tinter et tintinnabuler. Dix longues années s'écoulèrent de la sorte, mais personne au village ne paraissait avoir conscience de sa métamorphose.

Cette année-là, à l'extrême fin du mois de bhādra, un matin pareil à celui-ci se leva. Vos arrière-grands-mères se levaient à l'aube pour pouvoir admirer la douce lumière du soleil. Quand, le visage dissimulé derrière le pan de leur sari, elles prenaient leurs cruches pour parcourir en bavardant les sentiers raboteux qui serpentaient à travers les arbres, donnant ainsi un éclat particulier à la lumière matinale étincelant sur mes pierres, vous n'existiez pas encore, même dans le recoin le plus obscur de leurs pensées. Il vous est certes difficile d'imaginer qu'autrefois les mères de vos mères avaient le cœur aussi jeune, aussi tendre que le vôtre, qu'elles jouaient et gambadaient avec le même entrain que vous, que ces jours-là étaient aussi radieux,

aussi réels que celui-ci, qu'elles ne cessaient d'osciller entre plaisirs et chagrins. Songez qu'elles aussi auraient eu la même difficulté à se représenter ce rayonnant matin d'automne, la même difficulté à concevoir qu'il pût exister sans elles, sans la moindre trace de leurs joies et de leurs peines.

La première brise venue du nord avait commencé à souffler, secouant l'acacia en fleur. Une ou deux fleurs étaient tombées sur moi et avec elles, quelques gouttes de rosée. C'est ce jour-là qu'un *sannyāsī* d'une surprenante beauté – grand, jeune, le teint clair, avec un visage à la fois grave et pur – vint trouver refuge dans le temple de Shiva, face à mes marches. Le bruit de son passage se répandit aussitôt dans le village. Les femmes, posant leurs cruches, se pressaient dans le temple pour toucher les pieds du saint homme.

La foule augmentait de jour en jour. C'est qu'il s'agissait d'un *sannyāsī* ; qui plus est, d'une incomparable beauté ; en outre, il ne négligeait personne, prenait les enfants sur ses genoux, questionnait les mères à propos de leur maisonnée. Rien d'étonnant qu'en très peu de temps il eût exercé un grand ascendant sur la société des femmes. Les hommes aussi étaient très nombreux à venir le voir. Tantôt il récitait un passage de la Bhagavata Purana, tantôt il commentait la Bhagavad Gita, tantôt il s'asseyait dans le temple pour discuter divers textes religieux. Les uns le consultaient pour un conseil, les autres pour un mantra sacré, d'autres enfin pour une maladie à guérir. Quant aux femmes qui venaient bavarder au ghāt, elles chuchotaient entre elles : « Comme il est beau ! On dirait que Shiva en personne réside maintenant dans son propre temple. »

Chaque jour, à l'aube, juste avant le lever du soleil,

quand le *sannyāsī* se plongeait dans les eaux du Gange, face à l'étoile du matin, et psalmodiait lentement de sa voix grave l'hymne à l'aurore, je n'entendais plus le murmure des vagues. Chaque matin, au-dessus de la berge orientale du Gange, je voyais le ciel rougir comme touché par la musique de sa voix, de longues traînées ardentes transfigurer les nuages, les ténèbres s'affaisser de tous côtés comme les sépales d'un bouton sur le point d'éclorre et la rouge fleur du matin croître dans l'étang du ciel. À chaque syllabe, me semblait-il, de l'incantation prononcée par le renonçant debout au milieu du Gange, le visage tendu vers l'orient, les maléfices de la nuit se dissipaient un peu plus, la lune et les étoiles poursuivaient leur course vers l'ouest et le soleil son ascension à l'est, rythmant une progressive transmutation de l'univers. Qui était cet enchanteur ? Après son bain, il émergeait de la rivière, ses cheveux ruisselants attachés en chignon, son long corps mince et clair pareil à la flamme d'un feu sacrificiel – si bien que les premiers rayons du soleil qui le touchaient semblaient émaner de lui.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. On était à présent au mois de chaitra, c'est-à-dire au beau milieu du printemps. Au moment de l'éclipse du soleil, les gens arrivèrent en foule pour se baigner dans le Gange, et une gigantesque foire se tint sous l'acacia. Nombre de pèlerins, à cette occasion, purent apercevoir le *sannyāsī*. Parmi eux, un groupe de femmes originaires du village où vivait la belle-famille de Kusum.

Le saint homme, assis sur mes marches, était plongé dans sa méditation. À sa vue, une des femmes du groupe pinça tout à coup sa voisine en s'écriant :

— Regarde donc, n'est-ce pas le mari de notre

Kusum ?

L'autre écarta son voile d'un doigt ou deux pour s'exclamer :

— Mais oui, c'est bien lui ! C'est le cadet de la famille Chatterjee.

Une troisième femme, qui ne paraissait guère se soucier d'arranger son voile, renchérit :

— Il a exactement le même front, le même nez et les mêmes yeux.

Une quatrième enfin, occupée à remplir sa cruche, déclara avec un soupir sans regarder le *sannyāsī* :

— Il n'est plus parmi nous, hélas ! Comment pourrait-il être de retour ? Se pourrait-il que Kusum ait cette chance ?

Alors l'une d'elles objecta :

— Il n'avait pas la barbe aussi longue.

Une autre :

— Il n'était pas aussi mince.

Une autre encore :

— Il me semblait moins grand.

La question ainsi plus ou moins réglée, la discussion en resta là.

Tout le monde au village avait maintenant vu le *sannyāsī* à la seule exception de Kusum. La foule était si dense que la jeune fille avait même renoncé à s'approcher du ghāt. Un jour pourtant – c'était le premier soir de la pleine lune –, en voyant l'astre se lever dans le ciel, elle s'y résolut, peut-être parce que cela lui rappelait notre vieille entente.

Il n'y avait plus personne sur le ghāt. Les criquets stridulaient. Les cloches de bronze du temple avaient cessé de tinter depuis peu, et la dernière onde sonore résonnait toujours plus faible, pour aller se perdre, tel un fantôme de son, dans la rangée d'arbres indis-

tincte de la rive opposée. La lune, dans son plein, resplendissait ; les vaguelettes du fleuve grossi par la marée clapotaient contre les berges. Kusum, assise sur ma plus haute marche, projetait son ombre sur moi. Il n'y avait presque pas de vent. La végétation était immobile. Devant Kusum, le clair de lune inondait le Gange de lumière ; derrière elle, comme à sa droite et à sa gauche, l'obscurité, tapie dans son linceul, se cachait parmi les arbres et les buissons, l'ombre du temple, les fondations de la maison en ruine, les bords de l'étang, le bosquet de palmiers. Les chauves-souris se balançaient aux branches des arbres du diable. Un hibou, perché au faîte du temple, lançait son hululement plaintif. Près des habitations, le glapissement des chacals retentissait bruyamment pour diminuer ensuite.

Le *sannyāsī* sortit à pas lents du temple. Il avait descendu quelques marches en direction du ghât mais, ayant aperçu une femme solitaire, s'apprêtait à revenir sur ses pas, quand Kusum, levant soudain la tête, se retourna pour regarder derrière elle.

Le pan de son sari, qui dissimulait jusque-là son visage, avait glissé. La clarté de la lune tomba sur son visage légèrement renversé comme elle serait tombée sur une fleur épanouie. À ce moment précis, Kusum et le *sannyāsī* échangèrent un regard. Ils semblaient déjà se connaître, comme s'ils s'étaient rencontrés dans une existence antérieure.

Le hibou s'envola au-dessus de leur tête en hululant. Au cri de l'oiseau, Kusum tressaillit, puis se ressaisit et ramena le pan de son sari sur sa tête. Enfin, elle se leva et se prosterna aux pieds du *sannyāsī*.

Après lui avoir donné sa bénédiction, celui-ci lui demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Mon nom est Kusum, répondit-elle.

Ce soir-là, ils n'échangèrent pas une parole de plus. Kusum, qui habitait tout près du ghāt, reprit lentement le chemin de sa maison, tandis que le *sannyāsī* demeurait sans bouger sur mes marches. Il y resta jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Quand la lune eut accompli sa traversée d'est en ouest et que l'ombre du *sannyāsī* se projeta non plus derrière lui mais devant lui, alors seulement il se leva pour pénétrer dans le temple.

À compter de ce moment, je vis Kusum venir chaque jour se prosterner à ses pieds. Lorsqu'il expliquait les textes sacrés, elle l'écoutait, blottie dans un coin. Et quand il avait terminé ses offices du matin ou du soir, il l'appelait auprès de lui et lui parlait de religion. Pouvait-elle saisir le sens de toutes ses paroles ? Quoi qu'il en soit, elle l'écoutait en silence, avec une extrême attention. Elle suivait scrupuleusement tous les conseils qu'il lui donnait. Chaque jour, elle vaquait aux tâches du temple sans jamais négliger le service de la divinité ; cueillait des fleurs pour la *pūjā* et allait puiser de l'eau au Gange pour laver le sol du temple.

Quand elle était assise sur mes marches, elle réfléchissait à tout ce que le *sannyāsī* lui avait dit. Lentement, très lentement, sa vision du monde semblait s'élargir, son cœur se déplier : elle commença de voir ce qu'elle n'avait encore jamais vu, d'entendre ce qu'elle n'avait encore jamais entendu. L'ombre qui avait jeté un voile sur son visage serein disparut. Chaque matin, quand elle se prosternait aux pieds du *sannyāsī*, elle avait l'air d'une fleur humide de rosée que l'on offre à la divinité.